

LECTURE ANALYTIQUE N°4 : L'AVEU DE MME DE CLEVES A SON MARI

Synthèse à partir des remarques faites en classe

INTRODUCTION

*Présenter brièvement l'auteur. Insister sur son appartenance au classicisme.

*[Présentation et situation du passage]

- passage extrait de la 3^{ème} partie de *La Princesse de Clèves* (1678). Passage sans nul doute le plus célèbre du roman, qui a fait l'objet en son temps de nombreux commentaires. Il met en scène l'héroïne et son mari à qui elle avoue (on verra en quels termes) avoir de l'inclination pour un autre homme, le duc de Nemours, qu'elle se garde bien de nommer et qui assiste, caché à cet entretien. Ce passage aux aveux a déjà été envisagé à deux reprises par la princesse (après la scène du portrait dérobé puis après la rédaction d'une lettre en commun avec Nemours) – projet aussitôt abandonné dans les deux cas.

- Qu'est-ce qui l'amène à passer aux aveux à cet endroit du roman ? Cette scène intervient alors que la princesse, qui se trouve à la campagne (officiellement pour se reposer, mais en fait pour s'éloigner de Nemours) est invitée par son mari à rejoindre la Cour... c'est-à-dire Nemours dans l'esprit de la princesse. Dans un premier temps, elle refuse en prétextant de nouveau son besoin de repos, ce qui paraît suspect à son mari. Consciente de la faiblesse de cet argument de façade, elle se trouve alors contrainte de révéler la véritable raison de sa retraite. Cet aveu est donc rendu nécessaire à défaut d'être vraisemblable.

*Projet de lecture retenu : Une scène singulière, qui témoigne de la grandeur héroïque des personnages. → En quoi peut-on parler, à propos de cet extrait, de scène sublime ?

I. UN AVEU EXTRAORDINAIRE QUI TEMOIGNE DE LA GRANDEUR HEROIQUE DES

PERSONNAGES → comment le caractère exceptionnel (c'est-à-dire inédit et audacieux) de l'aveu est-il souligné ?

(Noter que cet aveu est inconcevable, invraisemblable à l'époque, ce que se plaît à souligner Bussy-Rabutin dans sa critique de cette scène, qu'il juge artificielle)

1) C'est ici la femme qui a l'initiative de la parole et qui mène la conversation. Elle inverse donc la représentation traditionnelle des rapports mari/femme (le mari a en général l'initiative de l'action)

2) Une démarche singulière. En prenant l'initiative de mettre son cœur à nu, Mme de Clèves se distingue des autres courtisanes dont la vie sentimentale est régie par la dissimulation.

Le geste de Mme de Clèves est présenté par l'héroïne comme exceptionnel, non conventionnel, presque comme une anomalie (« un aveu que l'on ne fait jamais ») : un aveu à la mesure de la passion qu'elle éprouve pour Nemours. Elle a conscience de la très grande liberté qu'elle prend et des risques qu'une telle démarche peut engendrer (cf. la proposition concessive « quelque dangereux que soit le parti que je prends »).

3) Ce passage aux aveux, aussi invraisemblable qu'il puisse paraître, Mme de Lafayette va tenter de le rendre vraisemblable en le motivant : c'est la princesse elle-même qui en donne les raisons (du moins une partie).

*Elle commence par souligner « l'innocence de sa conduite et de ses sentiments », c'est-à-dire qu'elle ne s'estime pas coupable, ce qui rend dès lors l'aveu possible.

*Elle veut rester une épouse digne de son mari : « me conserver digne d'être à vous » - un mari qu'elle respecte, comme elle se plaît à le rappeler ici, à défaut de l'aimer : « il faut avoir plus d'amitié [c'est-à-dire de tendresse] et d'estime pour un mari que l'on en a jamais eu ». Il s'agit donc d'un aveu paradoxal et sublime puisqu'il est fondé sur la vertu conjugale (cf. l'importance qu'accordait Mme de Chartres à la vertu conjugale).

*Le lecteur peut aussi penser que c'est pour rester digne de l'idée qu'elle se fait de sa gloire personnelle et de celle de son mari qu'elle se livre à lui.

4) Un aveu en sourdine qui contraste avec la manière dont il est annoncé. La princesse s'exprime par allusions en utilisant des termes vagues, des tournures abstraites, des périphrases et des litotes. Exemples :

* « des raisons de m'éloigner » : « raisons » est un terme abstrait qui évite de nommer le sentiment éprouvé et la personne qui l'inspire.

* « les périls où se trouvent les personnes de mon âge » : « périls », terme péjoratif qui appartient au champ lexical du malheur, désigne ici la séduction. Il traduit une vision pessimiste de l'amour, présenté comme un tourment, un danger.

* « des sentiments qui vous déplaisent » : périphrase qui montre qu'elle aime un autre homme.

* « je ne vous déplairai jamais par mes actions » : litote qui signifie qu'elle ne le trompera jamais.

Au total, un aveu très partiel, contenu : de nature réservée et soucieuse des bienséances, elle n'avoue jamais directement qu'elle aime Nemours pour épargner son mari.

5) La réaction du mari, après le choc, est empreinte d'une certaine grandeur.

*Il salue le comportement inouï de sa femme, à grand renfort d'hyperboles : « vous me paraissez + digne d'estime et d'admiration que tout ce qu'il y a jamais eu de femme au monde » ; « la confiance et la sincérité [qu'elle lui témoigne] sont d'un prix infini » ; il salue la démarche de sa femme comme « un procédé trop noble ».

*Conséquence : le prince ressent un certain soulagement. Le mari qu'il est est rassuré : il n'a pas à craindre d'être trompé par une telle épouse; l'amant qu'il est se console car l'autre homme n'est pas un rival heureux. Cela n'efface pas la souffrance qu'il ressent mais il est sensible à la noblesse de l'aveu qui lui est fait et ne cherchera pas à se venger (« je n'abuserai pas de cet aveu»), ce qui est un signe de grandeur.

En fait, son attitude n'est pas surprenante : elle est conforme aux conseils qu'il donnait à son ami Sancerre, trompé par la femme qu'il aime, Mme de Tournon (il lui conseillait de garder pour elle estime et reconnaissance, au début de la 2^{ème} partie. Il va même plus loin puisqu'il continue d'aimer sa femme : « je ne vous en aimerai pas moins »)

→ Chacun des 2 personnages cherche donc à gagner ou à conserver l'estime de l'autre en exprimant la vérité de ce qu'il ressent.

II. UNE SCENE THEATRALE ET PATHETIQUE

1) Une scène de théâtre

*Par son thème : l'aveu, par son caractère verbal, est éminemment théâtral (cf. l'aveu de Phèdre à Hippolyte : Racine, *Phèdre*, II, 5)

*Par la présence de l'amant caché (à la même époque, dans *Britannicus* de Racine, Néron, amoureux de Junie, assiste caché à l'entretien qu'elle a avec Britannicus). Ce détail, dans l'économie de l'œuvre, est important : Nemours va acquérir une double certitude : celle de l'amour de la princesse pour lui et celle de la fidélité à son mari.

*Le récit met l'accent sur la gestuelle : certains segments de phrases s'apparentent à des didascalies. Exemples : « en se jetant à ses genoux », « la tête appuyée sur ses mains », « l'embrassant en la relevant ».

*L'utilisation du discours direct, par ailleurs, renforce le caractère dramatique du passage. Ce discours est constitué de deux longues tirades organisées (la rigueur de leur construction et la clarté de l'analyse les rendent convaincantes) et la solennité du propos est dramatique (l'aveu est précédé d'une interjection « Eh bien ! » ; sollicitations pathétiques : « Et qui est-il, Madame...cœur ? » et la dernière phrase). La parole est donc ici théâtralisée.

→ Si les discours se veulent convaincants, ils sont aussi persuasifs par l'émotion qui s'en dégage.

2) Une scène pathétique qui témoigne de la sincérité des personnages.

**La princesse suscite la compassion*

- par sa physionomie : « visage couvert de larmes », « beauté si admirable »
- par sa position : « en se jetant à genoux »
- par son discours : champ lexical du malheur (1^{ère} tirade), récurrence du « je », ponctuation expressive MAIS son discours reste très maîtrisé (cf. procédés rhétoriques, rythme des phrases) et très digne : elle ne perd pas le contrôle d'elle-même (→ son aveu est le résultat d'un choix)
- par le fait qu'elle se trouve seule face au monde et qu'elle ait besoin de secours : elle déplore l'absence de sa mère et supplie son mari (cf. les impératifs qui marquent la souffrance, la faiblesse, la détresse d'une âme d'élite face à la cruauté des lois du cœur).

**Le prince apparaît ici comme la figure même du désespoir : il souffre de jalousie (une souffrance à la mesure de la violence de la passion qu'il éprouve pour sa femme)*

- son attitude dans le 2^{ème} § est éloquente : il est prostré et manque de délicatesse (il ne relève pas tout de suite sa femme), signes d'une intense douleur.
- ses sentiments sont mentionnés par la narratrice : « il pensa mourir de douleur »
- ses propos suscitent la pitié : appel à la compassion de sa femme au début (« Ayez pitié de moi » ; autres expressions pathétiques (« une affliction aussi violente qu'est la mienne », « je me trouve le plus malheureux homme qui ait jamais été », « j'ai tout ensemble la jalousie d'un mari et celle d'un amant », « vous me rendez malheureux ») → il exprime sa douleur d'une manière simple et nue. C'est lui qui est le plus pathétique, qui suscite le plus d'émotions chez le lecteur : il subit un aveu qui le déchire mais qu'il n'a pas voulu.
- la manière dont il exprime sa jalousie, qui le rend humain : à travers une série de questions, il veut savoir comment un autre homme a réussi à susciter de l'amour chez sa femme (ce qui lui paraît invraisemblable, ayant échoué lui-même) et il est torturé par l'identité de son rival. Il cherche donc, par des formules pressantes, à la faire parler davantage, en vain.

CONCLUSION

*Un moment où deux êtres d'exception rivalisent d'héroïsme, réunis par la souffrance : la parole, qui a qqch de libérateur pour la princesse, fait en même temps souffrir les 2 héros. Cette scène, à l'image de l'ensemble du roman, peint donc la misère de la condition humaine.

*Evoquer les conséquences de l'aveu, qui engendre malheur et désastres dans la suite du roman.

*Plusieurs ouvertures possibles :

- Vous pouvez comparer ce passage avec la 2^{ème} scène d'aveu (aveu de la princesse à Nemours) en insistant sur les différences : dans la 1^{ère} scène, l'aveu au mari était comme estompé ; dans la 2^{ème}, la princesse a pris la décision de ne plus revoir le duc : elle n'a donc plus rien à cacher.

- Vous pouvez revenir sur le débat autour de cette scène suscitée à l'époque par l'enquête lancée par Donneau de Visé, directeur du *Mercure galant*, pour savoir si les lecteurs jugeaient plausible l'aveu de Mme de Clèves à son mari.

2 points de vue sur la question sont restés célèbres : celui de Bussy-Rabutin évoqué plus haut et celui de Fontenelle, pour qui cet aveu obéit à une certaine logique. Selon lui, c'est le seul moyen pour la princesse de se protéger contre son penchant pour Nemours et de le vaincre, car elle ne pourrait pas en venir à bout toute seule.
→ N'oubliez pas de dire quelle est, selon vous, la position la plus convaincante.

- Vous pouvez enfin établir un parallèle entre l'attitude du prince de Clèves dans cette scène et celle de Phèdre lorsqu'elle apprend qu'Hippolyte aime Aricie (Racine, *Phèdre*, IV, 6). Les deux personnages éprouvent le même sentiment de jalousie qu'ils expriment de la même manière : ils sont tous les deux stupéfaits d'apprendre qu'un autre a réussi à susciter de l'amour chez l'être aimé alors qu'eux-mêmes ont échoué, puis ils s'interrogent de la même façon sur ce mystère en posant de nombreuses questions. MAIS Phèdre, qui connaît l'identité de sa rivale, veut la faire périr, contrairement à M. de Clèves qui écarte toute vengeance.